magiciens de la terre

petit journal

Magiciens de la Terre
Première exposition mondiale d’art contemporain
Une exposition deux lieux du 18 mai au 14 août 1989
Centre Georges Pompidou Grande galerie 5e étage
La Grande Halle La Villette
Magiciens de la Terre

Première exposition mondiale d'art contemporain

Depuis 10 ans de très grandes expositions montrant les nouvelles tendances de l'art contemporain, principalement de culture occidentale, ont eu lieu partout dans le monde, à Sydney, La Havane, ou New Delhi comme à Venise, Pittsburgh ou Cassel. Magiciens de la Terre est la première exposition qui se propose de couvrir un champ mondial d'investigation, sorte de « constat d'existence de la création artistique du monde entier », et de dépasser les catégories artistiques habituelles ainsi que les limites géographiques et culturelles qui ont divisé les opinions sur les relations entre les différentes cultures du monde.

Tout en respectant les différences entre les significations et les pratiques de l'art dans chaque pays, l'exposition se propose d'établir le lien entre les œuvres d'art en montrant l'universalité de l'acte créateur et en exposant des artistes de tous les continents.

Pourquoi le titre Magiciens de la Terre ?

Afin de remettre en question l'évidence des mots et des notions d'art et d'artistes dans la production d'objets visuels et pour contester certaines idées préconçues sur les fonctions utilitaires, symboliques ou spirituelles des œuvres. C'est par le mot « magie » que l'on qualifie communément l'influence vive et inexplicable qu'exerce l'art.

En effet, toutes les cultures n'appliquent pas à ces objets le même concept d'art que la culture occidentale.

La recherche dans le monde

Pendant quatre ans, les commissaires ont parcouru les continents pour rencontrer ces artistes, depuis l'Europe de l'Est et de l'Ouest jusqu'aux États-Unis, depuis le Grand Nord du Canada et de l'Alaska jusqu'aux déserts de l'Australie occidentale et de l'Arizona, depuis la Chine et le Japon jusqu'à l'Afrique de l'Ouest et du Sud, l'Amérique Centrale et Latine, depuis des ateliers installés dans les usines désaffectées jusqu'aux villages qui viennent de découvrir l'électricité.

Pour chaque pays visité, des spécialistes, ethnologues, anthropologues, historiens ou critiques ont aidé aux recherches par leur connaissance du terrain ; les critères de sélection ont été ceux habituellement pris en compte pour l'art contemporain occidental, relativistes et dosés en fonction des situations particulières.

Cette exposition est l'occasion de réaffirmer l'intérêt pour des cultures que l'on a trop souvent détruites par le colonialisme ou les pressions politiques. Elle pose au regard de tous la question des rapports de l'art occidental avec les autres cultures et peut-être, sera déterminante pour de nouveaux critères, de nouvelles théories de la culture de demain.

Une exposition, deux lieux :

Au Centre Pompidou comme à la Grande Halle de La Villette, les artistes sont présentés seuls puisqu'ils ont été choisis comme individu et non en fonction d'une représentation de leur culture ou de leur nation. Dans chaque lieu, un parcours central présente les œuvres et installations de grandes dimensions, telles que cette peinture de 8 m de haut qui orne habituellement la case des Hommes en Nouvelle-Guinée, ou les sculptures en ciment de S.J. Akpan, celle de Claes Oldenburg, ou encore les diverses peintures au sol tibétaines ou aborigènes. Dans les salles sur le pourtour, et sur les balcons à la Grande Halle, les œuvres sont exposées plus individuellement en tenant compte des exigences de chaque artiste.

Certaines œuvres éphémères ont été réalisées pour l'exposition et seront détruites à la fin.

Les architectes sont Jacques Léchnerowitch pour la Grande Halle et Xavier Rémond assisté de Diane Chelet au 5ème étage du Centre Pompidou.

Le projet Magiciens de la Terre a été conçu par Jean-Hubert Martin, directeur du Musée national d'art moderne, Centre Georges Pompidou, avec l'assistance d'un comité composé de Jan Debbaut, Mark Francis et Jean-Louis Maubant. Les commissaires responsables de la réalisation de l'exposition sont Mark Francis, Aline Luque et André Magnin, avec l'assistance de Claire Blanchon et Marie-Jeanne Peraldi.

Cette exposition a bénéficié de la participation exceptionnelle du Ministère de la Culture et de la Communication, des Grands Travaux et du Bicentenaire, du Centre National des Arts Plastiques, de la Mission du Bicentenaire ainsi que de l'apport de Canal + et de la Fondation Scaler.
Il n’y a pas de rassemblements géographiques ni de confrontations de formes; les numéros regroupent largement des œuvres ayant une orientation similaire.

Centre Georges Pompidou

A l’extérieur de la Grande Galerie


Fasciné par les limites de notre interprétation de la troisième dimension, Neil Dawson produit des illusions spatiales perturbant le regard. Ici, il suspend dans l’espace, au-dessus du parvis du Centre un immense globe terrestre, mettant ainsi son pays, la Nouvelle-Zélande, juste au-dessus de nos têtes.

Sur la bâche accrochée à la façade du Centre, le passant anonyme de Bruce Dimirjianec. Quatre sculptures sont également présentées à La Villette.

Des l’entrée, nous marchons sur les plaques en métal de James Lee Byars. Peintes en doré, elles portent une gravure très fine. «Designers de presse dans les années 70, Barbara Kruger en a acquis la technique de communication médiatique, qu’elle applique maintenant à un travail critique mettant le spectateur dans une sorte de mise en accusation : ici, elle nous pose la question de l’identité des Magiciens de la Terre.

1

Mike Chukwukelu, artiste nigerien, est le dépositaire de l’une des traditions les plus prestigieuses de l’Afrique tropicale : celle de la fabrication des masques dit «jole». Ces masques sont de véritables monuments spirituels à la fois images de la cosmogonie igbo et hymnes à la puissance de la communauté. Selon la coutume, M. Chukwukelu réalise, pour l’exposition, un grand œuvre issu du montage d’environ 500 éléments. L’ensemble, comme après une cérémonie, sera soigneusement démonté dans l’attente d’une prochaine et solennelle occasion.

Profondément impliqué dans les avant-gardes des années 60, invitant Rauschenberg et Cage à Tokyo, Hiroshi Teshigahara est aussi le maître de l’École d’Ikebana (art de l’arrangement des fleurs). C’est assez dire que son œuvre, souvent faite d’environnements combinant des éléments naturels autour de grandes structures en bambou vert, doit tout ensemble à l’art japonais traditionnel, dans le choix des motifs et des coloris, et aux tendances les plus contemporaines, dans la conception.

3


A partir d’éléments électroniques et d’une multitude de compteurs digitaux, l’installation de Tatsuo Miyajima suggère une agitation vibronnaire dans une dispersion accélérée. L’image d’une vie contemporaine frénétique.

Clatus Damb, Nick Dumbreg, Ruedi Wem


Les dérives de Stanley Broun dans quelques villes européennes, sur les relations entre mesure métrique et échelle humaine (le pas, mesure de base de son espace).

L’œuvre d’Enzo Cucchi est comme une invitation au voyage, réel ou imaginaire, à travers les paysages de la tradition picturale italienne, du mythe, ou jusqu’en un au-delà religieux.

5

La plupart des œuvres de Rebeca Horn reposent sur le mouvement produit par des moteurs. Les matériaux utilisés sont simples, mais porteurs d’une grande charge symbolique. Ici, «le baiser du rhinocéros» se réfère aux forces élémentaires à l’œuvre dans la nature et à l’énergie qui régit leurs rapports. Le travail de Julio Galar, artiste mexicain vivant pour partie à New York, pour partie au Mexique, est le produit du brassage de deux cultures : imagier et thèmes catholiques (crucifixion, flagellation, renoncement) voisinent chez lui avec l’héritage de l’ironie surrealiste.

Dos sous Amidon, fidèle à une vieille tradition des masques «gelede» en pratique chez les Yoruba du Nigeria et les Nago du Bénin, donne à voir, à sa manière originale, très sophistiquée et parfois maniériste. A côté des motifs classiques de la mythologie gelede (oiseaux, couteaux, camélias…), l’œuvre s’ouvre de plus en plus à des éléments étrangers à la tradition (homme assis fumant la pipe, couple de boxeurs…).

Pauloese Kultisse: les Inuit (Esquimaux de l’Arctique américain) ont une tradition de sculpture qui remonte à plus de 2 millénaires. Ils sculptent l’ivoire, la pierre et l’os de baleine sur des thèmes imprégnés de leurs conditions de vie proche de la nature (pêche et chasse).
6

Masste Diè est à la fois artiste et prêtre. Ses œuvres figurent les objets rituels de son culte (nerveuses de feuilles de palmier, cuir, raphia) et représentent les forces de la nature.

Georges Liandaud est l'initiateur en Haïti de la sculpture en fer découpé, qui est devenu, à son instigation, un art traditionnel. Un grand nombre de ses réalisations sont très imprégnées du culte vaoudou, syncrétisme religieux afro-américain.

7

Nuche Kaji Bajacharya appartient à l'ethnic Newar qui peuple la vallée du Katmandou. L'expression artistique est pour lui intimement liée au religieux. Ses œuvres se présentent sous forme de toiles rectangulaires et peignent toujours une divinité du panthéon bouddhique.

S'intéressant aussi bien à l'hindouisme, l'alchimie, la Cabale qu'à la mythologie, Francesco Clemente réalise une œuvre complexe qui transforme, en les transgressant, les règles formelles et symboliques traditionnelles.

8

La peinture tantrique traditionnelle faite dans un atelier où l'on respecte le modèle (Roja Babu Sharma) face à une conception plus libre qui s'éloigne des formes du genre (Acharya Vyakut).

9

A la question «Qu'est-ce que l'art?», l'artiste haïtien Wesner Pillider a répondu : «L'art, c'est faire une chose jolie. Moi, c'est l'esprit qui tient ma main.»

Alighiero e Boetti s'intéresse particulièrement aux conflits dans le monde contemporain. Il crée dans les années 70 une carte faisant apparaître les régions en guerre dans le monde. Ici, cette tapisserie conçue en collaboration avec une conférencière soufie (Pakistan) traduit la même préoccupation. Elle a été réalisée par des femmes.

Passionné par la culture historique de son pays, Jiexing Yang réalise des œuvres qui vont du monochromie à l'empire d'anciennes pièces de monnaie chinoise.

Influencé par ses rencontres avec Cage et Stockhausen, ainsi que par la pensée de Mac Luhan, Nam June Paik travaille à partir d'écrans vidéo sur la notion d'interaction (entre les cultures occidentale et orientale par exemple) et sur les hasards de la mise en syntaxe, ici une chaise à porteur du XIIIe siècle rencontre une voiture.

10

Depuis les années 1979-81, Jeff Wall réalise de grands cibachromes qui tantôt immortalisent un moment éphémère au gré du hasard, tantôt construisent méticuleusement l'image, jusqu'à produire l'effet de hasard même. Un jeu sur les rencontres fortuites et la complémentarité de l'ordre et du désordre.

Depuis 1966, On Kawara peint des «Date Paintings» qui portent la date de leur réalisation; elles sont accompagnées de plusieurs séries de classeurs dont les «One millions years past». Ces calendriers mesurent visuellement le temps. Une mise en evidence de la ténacité de notre histoire.

Les références cinématographiques et publicitaires dans l'œuvre de John Baldessari ne sont pas purement formelles. Confrontées, juxtaposées, les images qu'il nous propose font alléger une forme d'inconscient de l'image et de notre culture.

Dans ses interventions, Sarkis raconte des «histoires» empruntées à la mémoire du lieu autant qu'à celle de l'artiste. Ponctuée d'objets divers, aux significations multiples, sa démarche est construite de glissements et de métaphores, celle de la guerre n'étant que la plus évidente.

11

Denis Escudier écrit de Frédéric Bruly Besthy. «...Alors sur- viennent le grand événement de sa vie; à l'aube d'un beau jour, Céleste Dico se manifeste à lui dans une merveilleuse vision solaire. Il devient prophète... se voue à l'enseignement des vérités divines et à l'élaboration d'un culte tout emprent de traditions africaines.

Ces traditions, il faut les chercher sur le terrain. Il se fait chercheur.

... Et il parle. Il traduit le langage des animaux, des pierres et des arbres; il disserte sur un tam-tam sculpté du Musée d'Abidjan, sur des pierres gravées retrouvées près du village de Békora, sur des poids à peser l'or des Akan, sur les scarifications faciales. Il joue de l'arc en bouche. Et surtout, la volatilité de la parole lui inspirant peut-être quelque méfiance, il se crée les instruments de son enseignement: une écriture graphique bâtie et une écriture plastique immédiatement lisibles, propres à donner du monde une vision intuitive.»

Influencé par Picabia, Signor Polke cherche dans ses œuvres à remettre en cause les conventions. Prenant ici appui sur l'iconographie de la révolution française, il en pervertit les figures reçues.

12

Ilya Kabakov présente «L'Homme qui s'est envolé dans l'espace depuis son apparition». Ni tentative psychanalytique, ni étude structurelle d'une société... Plutôt la multiplicité des regards possibles sur une image donnée.

L'art, nous dit Patrick Vilaire, est d'abord une réflexion à partir d'un thème profondément ancré dans la culture haïtienne et universelle. Ainsi du Pouvoir et de son symbole, le trône à partir duquel il laisse son imagination s'exprimer.

14

A travers un contenant rempli de milliers de petits pois et des plaques de plomb, le recensement de la population tel que l'a ressenti Anselm Kiefer. Une réflexion sans illusion sur la culture occidentale.
Chief Mark Uya et Nathan Emeden, 2 artistes nigérians, ont réalisé des masques où sont repris les thèmes animaliers et aquatiques de la tradition Ekpeye. À côté de ces motifs classiques, l’œuvre s’ouvre de plus en plus à d’autres cultures laissant apparaître des éléments étrangers (amoules, para-pluies...).

16


Depuis 1967, Daniel Buren réalise des interventions dans des contextes les plus divers en ponctuant le lieu par ses bandes blanches et colorées de 8,7 cm de large. Dans le cadre de l’exposition, sa critique consiste à se mettre à l’affût des contradictions du dispositif ou manipulations pouvant s’effectuer au détriment des artistes.

**La Grande Halle - La Villette**


0

A l’entrée, l’œuvre de Giovanni Anselmo, dans la ligne de l’Arte Povera des années 60, est composée d’un bloc de granit de 2,20 m de haut sur 1,60 m. On peut le graver grâce à des échelons qui conduisent à une boussole orientée vers le nord.

1

La contribution de Jean-Michel Alberola à l’exposition remet en question la notion de «passage» d’une culture à l’autre. Ses œuvres sont exposées comme autant de poncations aux quatre coins de la Grande Halle.

2

Huang Yongping, à travers le happening de la mise en machine à laver de l’histoire de l’art chinois et occidental, livre son doute fondamental sur la valeur de la culture et des formes artistiques.


3

Per Kirkeby, danois formé à l’école de Beuys et de Fluxus, et Mario Merz, une des figures majeures de l’Arte Povera, ont réalisé leurs sculptures spécialement pour l’exposition. Faite d’écocœurs assemblées, cette peinture de 10 m de haut décore la façade de la «Maison des Hommes» dont le toit est en toile ondulée; elle a été réalisée par Nana Jambrik que vit dans la région de Maprik en Papouasie - Nouvelle-Guinée. Les villages y sont organisés autour d’une ou de plusieurs «Maison des Hommes» ornées, sur leur fronton, de grands ensembles d’écocœurs peintes qui annoncent l’histoire et la mémoire du groupe. Lawrence Weiner qui a rencontré N. Jambrik lors d’un voyage dans son pays répond à cet ensemble avec une œuvre en rapport avec la toile ondulée. Zush, artiste de Barcelone, a créé son monde (hymne, passeport, monnaie,...).

Tactue Seven Seeen, artiste nigérien, s’inspire de la mythologie yoruba et présente des collages en superpositions de bois. Bodys Isek Kingelez, autodidacte originaire du Zaïre, récupère du papier et à partir de collages, réalise des maquettes montrant ainsi sa vision des pays occidentaux.

Il existe dans les carrières du Zimbabwe une variété unique de marbre, de granit, de serpentine. Les Shonas sculptent ces pierres jusqu’au jour de leurs casiers pour les sculpter. Ainsi procède Henry Mungaradzi, il choisit sa pierre avec un soin extrême pour y réaliser une «statue» qui sera comme prisonnière.

John Fundi choisit ses matériaux et ses outils dans le prolongement de ses activités rurales. Les personnages de ses sculptures, souvent d’origine mythologique, sont l’expression de son imagination.

Les peintures et dessins de Jangari Singh Shyam évoquent dans des compositions décoratives très personnelles les divinités tribales et les scènes traditionnelles de la mythologie hindoue.

4

La récupération et le détournement d’objets usuels ou «maturels» sont des attitudes communes à plusieurs artistes dont les projets différent: Tony Cragg magnifie et esthétise les formes simples à des fins picturales et poétiques; Ken Unsworth souligne l’absurdité cyclique de la vie à travers les
objets encore chargés de l'énergie de ceux qui les ont utilisés.
En Inde, au Mithila, jusqu'à une période récente, étaient
les filles qui demandaient les garçons en mariage et en
offrant un dessin. Aujourd'hui encore, riches de cette tra-
dition, les femmes décorent les murs en terre de leur maison
de fresques aux motifs religieux. Dans ce contexte, Basua Divi
a développé depuis 10 ans un art personnel inventant ses
propres signes et compositions. Son pinceau est un flocon de
coton ou de la charpie fixés au bout d'un bâtonnet.
Dexing Gu reflète la vitalité de l'avant-garde chinoise. Autodi-
dacte, il réalise des sculptures à partir de détritus et de dé-
chets de matière plastique.
Esther Mahlangu appartient à la tribu N'debele d'Afrique du
Sud et vit à 150 km de Johannesburg. Traditionnellement,
l'occasion du départ des hommes à l'école de la circoncision,
les femmes de cette tribu replaçant leur maison, en recon-
struisent l'entrée et en peignent les murs. Ces dernières
années, le dessin s'est enrichi de formes modernes stylisées à
l'extrême (ampoules, lampadaires, antennes de télévision...).
Perpétuant cette tradition, E. Mahlangu vient de réaliser
pour l'exposition cette peinture murale.

5

Seni Camara, artiste sénégalaise, au mépris des interdits ance-
straux de l'Afrique, telle ostensiblement ses sculptures éro-
tiques, mi-femmes mi-monstres, faites de terre cuite.
Nasal Morrisseau, indien vivant au Canada, dépeint les
mythes et croyances traditionnelles des Indiens Ojibways
dont le concept central est la transformation chamane de
hommes et des animaux.
L'environnement de Louise Bourgeois est un espace de retraite
et de solitude chargé d'une forte tension où les formes organi-
ques autant que les matières utilisées engendrent des sen-
ments contradictoires d'attraction et de répulsion.

6

«Perception au seuil de l'imaginaire», ou comment Jean-Pierre
Bertrand utilise sans métaphore la saveur et la trace du sel, du
citron, des fraises, du miel, des pigments... pour retrouver
l'origine de la sensibilité et des sens.
Au pied d'un mur de 20 m de long sur 12 m de haut, sur
lequel Richard Long a peint avec de la terre ramenée de son
village, 6 artistes de la communauté aborigène Yuendumu sont
venus réaliser sur place une peinture de sable, témoignage
d'un rituel aborigène. Sortie de son contexte, cette peinture
au sol n'en conserve pas moins sa valeur plastique.

7

L'œuvre de Miralda, Santa Comida, est le fruit de la ren-
contre d'un catalan avec la culture latino-américaine. En
combining nourriture et imagerie religieuse, Miralda dresse
un tableau de ses triples racines culturelles: yoruba, chré-
tienne et vaudou.

Coprien Tokoudagba réalise des peintures ou des sculptures
dans quelques-uns des innombrables temples vaudou qui
peuplent la cité historique d'Abomey (Bénin). Il a su créer
une imagerie originale où les principales figures de divinités
vaudou sont présentes. Pour «Magiciens de la Terre»,
l'artiste a ainsi réalisé un temple en l'honneur de Legba, où il
alterne peinture abstraite et représentation figurative.

8

Les pastels aux couleurs pures de Karel Malich révèlent une
dimension mystique et visionnaire inspirée des réalités quoni-
diennes d'une ville, Prague en l'occurrence.
Ronald Perego Rego traduit en fer forgé les formes symbo-
liques, originellement tracées sur le sol, des sept divinités
principales du Panthéon brésilien (vibrations ou énergies
vitales).
Mécanicien d'origine, Gabriel Bien-Aimé réalise dès l'âge de
20 ans des sculptures en métal découpé, perpétuant tout en
la renouvelant la tradition de la sculpture haïtienne inventée
par G. Lioutaud (exposé au Centre Pompidou).
Bien que de signification religieuse et soumise à des lois très
strictes d'élaboration, la peinture tibétaine de Temba Rabden
laisse la place à l'imagination et au style personnel.
Marina Abramovic est connue notamment pour ses perfo-
rmances de Body Art avec Ulay. Sa dernière œuvre les voya-
ît se rejoindre, après une longue Marche d'une extrémité à
l'autre de la muraille de Chine.

Marc Couturier tente de révéler au regard et au mental de
cach un partie invisible des choses.
Le «Mandalao», réalisé par Lobang Thako, Lobang Patien,
Bhada Sherpa, est une structure géométrique à la fois dia-
gramme cosmique et palais divin. L'exposition retrouve ici
l'esprit des origines en lui restituant son caractère éphémère :
le temple exposé abrite un dessin fait de poudre végétale qui
sera ensuite dispersée dans les eaux du canal St-Martin.

9

Daniel Spoerri s'intéresse particulièrement au problème de
l'articulation ou de la juxtaposition des cultures religieux.
L'une de ses œuvres exposées nous montre une figure du
Christ surmontée d'un masque Guéré. Cette représentation
syncrétique suggère la manière dont le substrat culturel afri-
cain s'est accommodé de la surimposition du christianisme.
Youssuf Thannoun présente une œuvre de 12 m de long qui
reprend la calligraphie traditionnelle irakienne.

«... Tout à coup, j'ai entendu une voix m'appeler par mon
nom... j'ai trouvé ce fétiche qui s'est fait complice et qui m'a
dit qu'il guiderait désormais mon destin. C'est lui qui a tout
déclenché... Comment je l'appelais? C'est lui qui a dit son
nom: Sossivi (l'enfant de l'idele). C'est Sossivi qui m'a donné
l'impulsion de sculpter, qui inspire mes gestes, qui fait que
je m'imagine pendant mon sommeil les figures à réaliser...»
Extraits des propos d'Aghagli Kass recueillis à Lomé, Togo.
Bojeman Lakhdar, originaire de Essaouira au Maroc, fabrique
des objets ésotériques en marqueterie, inspirés des légendes traditionnelles berbères.

Avec ses papiers allurés de peinture, Moho Gerhuni parle des barbelés, de la mort, de l'oppression religieuse et sexuelle, expériences personnelles qui rejoignent celles de tous dans un pays en guerre.

10

Jose Beisús: «... mon travail naît dans cette zone limite... à mi-chemin entre la «modernité» et la «primitivité», entre le «civilisé» et le «sauvage», entre «d'occidental» et le «non-occidental»...»

11

L'installation de Cildo Meireles, artiste conceptuel brésilien «Missao, Missoes» ou «comment construire une cathédrale» évoque la venue des jésuites pour évangéliser l'Amérique Latine: un parterre de 600 000 pièces de monnaie, relié à un toit de plus de 2 000 tibias de bovins par une très fine colonne de 700 hosties.

Nancy Spero s'identifie à Artaud, à son attitude de victime avec sa colère et sa provocation; elle lui emprunte son langage pour exprimer sa déception face au silence imposé à la femme-artiste dans notre société, dans le monde de l'art.

Juan Munoz compose avec des éléments d'architecture des personnages, des soldats en perspective... Un monde où rien n'est vraiment à sa place.

12

Ulay, longtemps partenaire de Marina Abramovic, réalise des œuvres orientées vers l'approfondissement des ressources mentales et de la communication non verbale. 

La peinture de Chéri Samba apparaît comme une synthèse subtile de l'imagerie publicitaire, de l'intensité verbale et de l'observation de la vie quotidienne. Il porte un regard critique sur la vie sociale, les moeurs, les habitudes, la sexualité, la politique. Ses images vives, pleines d'humour, s'apparentent à la technique de la bande dessinée. 

Pakistanais installé à Londres, Rashad Araeen entreprend une œuvre critique d'une société qui nie l'identité culturelle. Il dénonce, par des juxtapositions, le mythe de la distance historique entre modernisme (panneaux monochromes) et tradition (images «folkloriques»).

13

Tatsuo Kawaguchi: à travers 40 plaques de plomb enserrant graines et semences et 90 barres enfermant les éléments cosmiques essentiels (eau, air, terre), l'iminaire de la catastrophe et l'obsession de s'en préserver.

Alfredo Jant nous sensibilise au problème des déchets industriels toxiques qui, provenant des pays développés, s'amontencent en Afrique.

Ni peintre de l'extraordinaire ni organisateur de fictions, Erik Boulaton met à plat simultanément deux niveaux de perception du contexte social: l'image idyllique que la société soviétique veut se donner d'elle-même, et les «dessous» du bonheur. 

 Claes Oldenburg s'attache à la morphologie des objets et à leurs métamorphoses par glissement formel ou sémantique. L'œuvre monumentale «De la bibliothèque entropique» en résine de 3 m de haut, 7 m de long, représente des livres et une carte de l'Afrique mangés par des souris.

14

S.J. Akan, artiste nigérian, est venu faire sur place 10 sculptures d'art funéraire semblables à celles qu'il réalise pour les tombes de notables et de chefs traditionnels. 

John Knight présente «Leetoii» (uranium en Navajo), un tapis de 20 m sur 5 orné de motifs géométriques évoquant l'uranium et l'étain.

15

Joe Ben Junior, indien Navajo du Nouveau Mexique a participé depuis son enfance aux rituels de sa tribu où les peintures de sable taillent une place importante. C'est une «sandpainting» conforme à la tradition qu'il est venu réaliser ici, dans le cadre de l'exposition. À la fin de la manifestation, selon le rituel navajo, le sable sera rendu au désert.

L'histoire veut que l'oncle de Kane Koot, pêcheur du Ghana, se sentant mourir, demandait à son neveu qui était charpentier, de lui fabriquer un cercueil sur le modèle de son bateau. Le jour des funérailles, le cercueil fut promené dans la ville et obtint un immense succès. Depuis lors, les familles les plus fortunées enterrèrent leurs morts dans des cercueils aux formes variées choisies selon l'appartenance sociale ou professionnelle (un lion pour le chef traditionnel, une Mercedes pour le patron d'une compagnie de taxi, une poulpe pour une mère de famille nombreuse...). Une manière originale de faire revivre la tradition des cultures funéraires de l'Afrique.

Le «Chant de la folie» d'Enrique Gomez est destiné au traitement de la maladie psychique dans la tradition des Chaman Cuna du Panama; il se présente sous la forme d'une longue suite de pictogrammes, signes mnémotechniques de ces incantations.

16

Ejiaimbo: dans le sud-ouest de Madagascar, les tombeaux, posés sur le sol, sont liés ensemble d'«aloalo», mâts de bois finement sculptés. Apparus au XVIIIe siècle, les mâts sont aujourd'hui la marque d'un art bien vivant qui utilise dans une syntaxe originale, les motifs du monde moderne.

Christian Bolanski n'a de cesse de faire remonter à la surface les souvenirs les plus profondément enfouis dans notre mémoire individuelle ou collective. Il utilise à cette fin des moyens dérisoires (photographies, jouets, vêtements...). Ici, 33 bougies qu'il faut changer tous les jours, toutes les 3 ou 4 heures, animent des silhouettes et leur ombre.

Visites-animations régulières

Libre parcours de l'exposition et débat avec un animateur du Musée national d'art moderne.

Gratuit sur présentation du ticket d'entrée ou du laissez-passer.

La Grande Halle - La Villette
Lundi, mercredi, samedi : 16 h
Jeudi et vendredi : 20 h
Centre Georges Pompidou,
Grande Galerie
Lundi, mercredi, samedi : 20 h
Jeudi et vendredi : 16 h

Cellule Animation-Pédagogie du
Musée national d'art moderne
Pour les groupes (15 à 20 personnes),
sur rendez-vous.

Tel. : 42.77.12.33, poste 46.73.

Colloque

Petite salle, samedi 3 et dimanche
4 juin 1989.

Colloque réservé aux spécialistes de
l'art dans les cultures du monde entier.

Participeront à ce colloque des
ethnologues, des anthropologues, des
historiens et des critiques, ainsi que
des artistes et des collaborateurs de
l'exposition.

Débats - Tables Rondes

Grande salle, samedi 10 et dimanche

Ouvert au public, sur les thèmes de
l'exposition et sa réception critique
dans la presse écrite et audiovisuelle.

Participeront à ces débats des
journalistes de la presse générale et
spécialisée, les collaborateurs et
commissaires de l'exposition.

Programme détaillé sur place.

Petit journal pour les jeunes

Un petit journal, doté de nombreuses
illustrations et de textes simples,
permettra aux jeunes visiteurs de se
frayer un chemin à travers l'univers
trangue des créateurs du monde entier.

L'Atlas

La nature même de l'exposition
magiciens de la terre a permis à
Bernard Marcardé d'imaginer un atlas
où les images montrent plus qu'elles
n'illustrent un discours critique.

Ce catalogue-atlas s'articule en deux
parties :

Les textes de Jean-Hubert Martin,
Mark Francis, Alifie Laque,
André Magnin,
pierre Gaudibert,
Jacques Soulillou, John Mundie,
Homé Bhabha, de Thomas McEvilley,
de Bernard Marcardé.

Sur les 200 pages qui leur sont
réservées, les artistes ont réalisé eux-
êmes la présentation de leur œuvre.

En regard, une carte géographique
vient redéfinir le monde à partir de la
perspective singulière de chaque
artiste.

272 pages,
Format 28 x 36 cm,
650 illustrations dont 200 en couleur.
190 francs.

Les Cahiers

du Musée national d'art moderne
n° 28

Ce numéro est consacré aux enjeux
théoriques de cette exposition : quelles
sont les conséquences pour nos critères
de définition et de perception des
euvres d'art quand nous osons le
champ du regard et de l'exposition à
des artistes autres que ceux auxquels
nous sommes habitués et en les
montant aux côtés de ces artistes-là
précisément ?

Avec la collaboration de Homé
Bhabha, François Lupu, Carlo Severi,
Louis Perrois, Yves Michaud, Lucy
Lippard, Sally Price, James Clifford,
Guy Brett, Fumio Nanjo, Jean Fischer,
Joytindra Jain.
136 pages,
Format 19 x 26 cm,
50 illustrations.
110 francs.

Cinéma du Musée du 17 mai au
8 juillet. Séances : 15 h et 18 h

Le cinéma du Musée présente, au
Centre Georges Pompidou, un
programme de films autour de
l'exposition Magiciens de la Terre.

Ce programme sera repris en partie
à la Grande Halle La Villette,
salle Boris Vian, au mois de juin.

Bien différente des programmations
habituelles du Cinéma du Musée,
celle-ci fait appel à diverses données
ethnologiques des cultures non
occidentales mêlant, suivant la
proposition de l'exposition, de
surprenantes associations
cinématographiques.

L'extrême richesse des thèmes
symboliques, rituels et magiques des
cultures du monde entier, nous
propose ici de les découvrir à travers
leurs œuvres d'art, à permis la
composition d'un programme de films qui
donne une idée de l'art autrement
perçu que par les schémas occidentaux
connus.

Il ne s'agit pas d'une simple série de
films anthropologiques, mais plutôt
d'un collage visuel qui, nous l'espérons,
explique et permet de comprendre
ce qui, au-delà de la surprise,
occupe nos yeux.

Programme détaillé sur place.

Contacts : Tel. : 42.77.12.33,
Gisèle Breteau, poste 47 22
Jean-Michel Bouhours, poste 47 21

Réalisation
Sylvie Zanotti, Bénédicte Ajac
Conception graphique
BBV, Ruedi Baur, Florence Gauthier,
Peter Saville Associates
Fabrication
Patrice Henry

Musée national d'art moderne.
ISBN : 2-08-00-007-1.
N° d'éditeur : 674.
Imprimeur : Lafayette, Sevran.